

La maison, hier et aujourd'hui, 2022

Alberto Eiguer

Au cours des dernières décennies, de plus et plus de personnes s'intéressent à la psychologie de la maison. Elles sont animées par de multiples raisons : les exigences d'un urbanisme sensible à l'augmentation de la population citadine, à la création de nouvelles cités, au logement insalubre, à la pollution atmosphérique, à la montée du niveau des océans et à la migration écologique... Parmi ces situations préoccupantes, la crise sanitaire de la pandémie covid-19 a bouleversé nos rapports à la maison.

Les grandes cités attirent de nouveaux secteurs de la population, en même temps que le souhait de partir s'installer dans des villes plus petites ou à la campagne se fait de plus en plus sentir. Internet apparaît comme une solution à l'isolement, permettant de rester en contact avec ses proches, tout en poursuivant son activité professionnelle. Disposer d'un logement plus ample si possible avec jardin, en tous cas près de la nature, est plus que jamais convoité. Un nouveau logis est cherché afin d'améliorer son confort et y être mieux ; on a compris que le bien-être commence chez soi (Eiguer, 2013).

Notre rapport à notre habitat est en pleine mutation. Tout cela rend l'étude de la psychologie de la maison de grande actualité.

Mérite une mention singulière le confinement dicté par des impératifs de santé publique. Il a pris de surprise une population craignant son avenir, voire sa disparition. La maison est devenue un refuge vital ; elle l'était certes toujours, mais cette fois c'est une urgence. Dans nos travaux, nous avons parlé de la maison comme havre de paix, lieu de réconfort et de ressourcement. Aujourd'hui, elle est devenue, fût-ce lors de quelques mois, un repaire de survie. Toutefois, la crise sanitaire et le confinement ont déclenché des réactions diverses, voire opposées.

Pour ce qui concerne la maison, un bon nombre de personnes l'a vécue comme un lieu étouffant qui surdéterminait l'impuissance et l'incertitude face à la crise ; elle leur est parue comme si elle aiguisait des conflits provoqués par la proximité entre proches. Cela a majoré les préjugés, voire fait exploser les violences intrafamiliales (Eiguer, 2020b).

Mais pour d'autres personnes, elle s'est révélée un lieu aux virtualités insoupçonnées : le plaisir du temps consacré aux siens, de la créativité. On s'y est mieux connu et on a redécouvert ses proches.

Il est urgent que nous parlions de ces dimensions : ainsi que de la crise sanitaire, ensuite économique, c'est désormais de la crise psychiatrique dont nous devons nous occuper. Et elle est grave.

Je vais m'occuper plus loin des réactions positives. Maintenant quelques émergents cliniques survenus pendant le confinement et le déconfinement. Les réactions psychiques dysfonctionnelles sont nombreuses : dépressions, phobies, hypervigilance, harcèlement, surenchère obsessionnelle autour de la propreté, agressions domestiques sur les plus fragiles, enfants ou seniors, et les violences de genre. Elles ont pris la forme de violences physiques et psychiques, ainsi que de privations ou d'auto-privations, celles-ci notamment chez les patients psychotiques qui, désorientés et paralysés, sont restés incapables d'aller faire des courses et de s'alimenter. A progressé le nombre de violences domestiques d'une modalité rare comme l'enfermement, le bondage, la torture ou le scalpel. Une méfiance tenace s'est manifestée, ce qui a conduit à la privation de tendresse, de parole, ou à l'expulsion du foyer d'un conjoint, d'un jeune enfant ou d'un adolescent, désignés comme des perturbateurs. Beaucoup de séparations de couple sont intervenues, certaines se sont montrées irréversibles.

Avec le déconfinement, le déni du risque de contamination a conduit à l'abandon des mesures de protection, cela allant de pair avec de l'agitation, le souhait de « s'éclater », voulant récupérer « le temps perdu » et « faire la fête » à tout prix.

Ce n'est pourtant pas la maison qui fait problème, mais son utilisation ; la privation de sorties, d'activité professionnelle, de contact avec amis et proches, de distractions, de voyages, en bref de liberté, n'a pu être compensée par des tâches domestiques ou les échanges. Pour ces cas, le confinement a été un rendez-vous raté.

Maintenant les émergents positifs. Certaines personnes se sont consacrées à préparer des plats nouveaux, à ordonner des objets et des papiers, à faire le ménage, à s'occuper des plantes, à jouer... Les membres de ces familles ont pu se donner l'occasion de discuter, de partager des souvenirs et de se faire des confidences. Un fort sentiment de communion a été ressenti ; la transmission intergénérationnelle, retrouvée. Pour un bon nombre de nos concitoyens, ce fut une découverte. On a entendu dire : « En fin on se retrouve ! »

En général, à quoi nous sert la maison ? Elle nous sert à beaucoup de choses. Elle peut nous attirer, même nous séduire. Parmi tant d'autres réponses, le fait que l'on s'y trouve sans manières contribue au bien-être chez soi.

Pour aller vers le monde, vers l'école, la faculté, le travail, les activités sociales, associatives, etc. nous nous apprêtons. Quand nous sommes à l'extérieur, notre attitude n'est pas semblable à celle adoptée à l'intérieur ; au contact du monde, nous nous trouvons peut-être plus préoccupés par notre apparence, nous pouvons en toute légitimité jouer des rôles et prendre des manières adaptées à la situation, tout en étant naturels dans nos gestes et sincères dans notre engagement. C'est différent qu'en famille. Autrement dit, à partir du moment où nous revenons chez nous, nous nous permettons plus de spontanéité et essayons d'être plus authentiques.

La maison nous permet, dans ce cas, de nous rencontrer et de rester au plus près de notre nature afin de déployer notre vrai-self. Fatigués pour certains de vivre en faux.

En même temps, notre logement est le reflet de notre âme et de nos rêves. A l'heure du confinement, il s'est transformé en huis clos, pas seulement en refuge. La question est de savoir si, dans la mesure du possible, nous tentions de faire quelque chose de cet enfermement. Il ne s'agit pas de verser dans le romantisme du moment ni d'amoindrir les conséquences dramatiques de la pandémie, mais de créer une nouvelle liberté : une ode à l'action, à la créativité et à l'autoréflexion, à l'heure où tout nous incite à l'inertie. Et si nos maisons devenaient, en temps de crise, le terreau du changement ?

La situation a été pour beaucoup une épreuve et un révélateur. La maison est devenue l'endroit où on a pu penser au futur, chacun à son échelle. Dans nos demeures, on a été confrontés à tout ce que nous n'avons pas (ou assez bien) faites, à ce que nous aurions voulu faire. On a été tentés de réaliser le bilan. Et on a imaginé l'après. On s'est demandé ce qu'on ferait différemment dès que la situation allait s'améliorer, comme à languir après ces petits rituels du quotidien que l'on ne remarquait même plus. La maison s'est transformée dans un *miroir*. Bien que sous contrainte, nous serions plus libres, d'une certaine façon.

On est aussi devenu meilleurs : l'heure n'a pas été au jugement, mais à l'indulgence vis-à-vis d'autrui. Les conséquences psychiques d'un arrêt brutal de l'activité professionnelle d'une majorité, du chômage, voire des faillites, varient d'une personne

à l'autre. Le télétravail n'a pas résolu le besoin de contact avec condisciples, coéquipiers, amis et connaissances... La lassitude et le sentiment de solitude sont bien réels. Pour chaque crise, il y a de multiples réactions et réponses au sein même de la population. Mais nous sommes tous sur le même bateau. Une arche de Noé ? Un peu de bienveillance me paraît donc essentielle.

Comment trouver chez soi un moment d'épanouissement ? Avec la lecture, l'écriture, les jeux de société ou électroniques, en regardant ensemble ou en solitaire de vieilles photos, vidéos, fictions ? Plus que jamais, la maison a eu l'occasion de redevenir un lieu de plaisir et d'apaisement qui amoindrit le sentiment d'étouffement. L'essentiel fut de se distraire, et aussi de se nourrir de toutes ces expressions de l'esprit. N'oublions pas que notre psyché, éternelle curieuse, a besoin de fantaisie.

Se reporter à des activités sportives et encore plus artistiques favorise l'évasion. En créant, on oublie le monde extérieur et le temps qui passe.

La *maison de famille* est, tout d'un coup, redevenue à la mode... D'une part, parce que nombreux y sont allés pour s'y réfugier. Ils y ont trouvé des membres de la famille qu'ils fréquentaient peu, oncles, tantes, cousins... Parfois des enfants ayant déjà une vie indépendante et habitant loin, s'y ont associés. D'autre part, le souvenir des virtualités de sa propre enfance est apparu réparateur ; des moments de vacances en famille avec des grands-parents, par exemple, ont sonné comme plaisants et porteurs d'insouciance.

Au moment du déconfinement, des citoyens ont décidé de réinvestir la maison de famille, ou si ce n'est plus possible, d'aller résider loin de grandes agglomérations, habiter à la campagne... la demande de maisons anciennes a progressé. Nous sommes toujours mobilisés par des symboles, pas autant par l'attrait matériel.

J'ignore quelle a été la proportion de nos citoyens qui ont vécu des effets positifs, et quelle, des effets négatifs pendant cette période. Ce qui me semble évident est que cette crise a renouvelé l'intérêt pour les recherches sur la psychologie de la maison.

Pour cela, il est judicieux de rester prudent quant à nos conclusions en évitant deux glissements.

1.-Celui de tomber dans l'anecdotique auquel nous sommes invités par la profusion d'informations.

2.-Celui de se cantonner à une description clinique essayant de comprendre les conséquences de la crise sanitaire lors du confinement et du déconfinement. La dimension psychopathologique personnelle a certes une place dans l'origine des dérives, mais fort probablement il y a eu une rencontre entre la psychologie des sujets et la façon dont ils vivent leur espace habitable.

Oser innover

Plus que jamais, nous nous demandons à quoi nous sert la maison, quels sont ses ressorts et ses fonctions, qu'est-ce qu'elle nous apporte et quel est le prix à payer pour cela.

Les cliniciens ont été grandement sollicités afin de pallier aux difficultés et leurs outils de travail ont rapidement changé les prenant par surprise. Tel est le cas de la téléconsultation et la vidéo-thérapie, des moyens de traitement et de suivi qu'il a fallu apprendre vite à utiliser avec ces patients empêchés de sortir pour aller consulter (Ei-guer, 2020a). De ces pratiques, j'ai noté les effets du regard que nous portons sur l'intérieur du logement de nos patients pendant la télé-thérapie. Cela m'a fait revenir à la période où je réalisais des visites à domicile (VAD), une pratique qui m'a beaucoup inspirée pour comprendre comment les patients et leurs familles aménagent leur habitat selon leur psychologie. Les vidéo-consultations et les thérapies virtuelles nous livrent bien de secrets sur leur fonctionnement psychique, à travers leur habitat pendant les dizaines de minutes de la connexion.

Il est aussi intéressant de noter où les patients font le choix de se connecter. Ce n'est jamais anodin, parfois les lieux sont très intimes, comme leur chambre, eux-mêmes allongés sur leur lit, ou un lieu minuscule à l'abri du regard des autres. Parfois, d'autres habitants de la maison participent à la consultation, ou ils y passent rapidement, voire furtivement. Y assistent des animaux domestiques ; nous voyons des objets de décoration, l'ordre ou le désordre qu'y domine. Impudicité ? Mais n'oublions pas que l'on peut beaucoup montrer afin de cacher le principal.

Tout cela a un sens permettrait de mieux connaître nos patients, et aussi d'y repérer l'interfonctionnement entre l'habitat et la personnalité. Car si bien l'esprit configure l'espace habitable, il est également configuré par lui.

J'ai été surpris de voir combien de personnes vivent la maison comme une émanation de leur vécu corporel. La peau, les os, les muscles sont presque en continuité

avec l'habitat. Je dirais que les corps se meuvent dans un espace faisant des allées et venues des milliers de fois comme pour se l'approprier intégralement.

La maison est très personnelle mais aussi collective, voire anonyme, chacun se perdant dans la multitude des humains qui habitent un si large territoire comme la Terre leur paraissant désormais trop étroit pour se développer.

Vignettes

1.-Pendant et après le premier confinement j'ai noté que nombre des patients ont vécu des crises et des aggravations symptomatiques. Une patiente, *Léonie*, est venue me voir car elle avait mis dehors son ami en pleine crise. L'intolérance envers lui est devenue extrême ; aux premiers entretiens, elle énumère une longue liste de griefs à son encontre en même temps qu'elle veut savoir que de ses excès. L'ami aurait « voulu profiter d'elle » tout le temps, « sans bouger le petit doigt » pour s'occuper du ménage, de la nourriture, des courses, du bricolage. Nous aurons besoin de plusieurs séances afin de jeter une lumière sur le fonctionnement de Léonie. La crise sanitaire apparaît comme contingente révélant des conflits profonds et anciens ; l'enfermement dans la maison-prison n'était pas aussi anodin... Léonie avait invité cet ami récent avec le souhait inconscient de se recréer une famille sous un mode évocateur d'un théâtre de marionnettes. Lassée de ses mésententes et ruptures sentimentales, elle avait fantasmé un lien où elle aurait une maîtrise absolue de la volonté et du désir du partenaire.

2.-Afin d'illustrer les rapports insolites entre la famille et nous en thérapie en, j'apporte un extrait d'une TFP commencée en présentiel. La famille est composée du père du dernier des enfants, Guillaume, de Céline, la mère, et des 3 garçons, Tom, Stan, Max. Je suis le seul thérapeute.

Au mois d'avril 2020, les séances se sont poursuivies par visioconférence avec la famille confinée dans la maison de vacances du père de Céline. Se trouvent dans cette maison Tom, Stan, Max, Guillaume et Céline, les parents de celle-ci, son frère et famille, ainsi que les animaux de compagnie. C'est une macro-famille. On m'explique que « chacun essaie de bien s'entendre ». Cela étant, la famille nucléaire est marquée par le sentiment sous-jacent d'exclusion du beau-père et du dernier-né, Max. Les récentes élaborations planent sur nos séances. Ces vécus permettent que cette famille nucléaire définisse mieux sa singularité par rapport à la famille élargie. J'ai le sentiment

que le processus associatif pourrait prendre le dessus sur la situation créée par le nouveau cadre thérapeutique.

Guillaume se sent toujours rejeté bien qu'il essaie de s'intégrer et de se faire respecter. Il dit : « Je fais dos-rond et laisse passer beaucoup de choses. » Pour occuper tous les habitants de la maisonnée, il a proposé de faire de la gymnastique collective. Grâce à la médiation du jeu, un mouvement d'approche et d'appartenance s'insinue.

Pour les séances, la famille se trouve dans une des chambres. Elle est remplie de lits, avec peu de meubles, comme on le trouve dans les lieux d'accueil des victimes de catastrophes naturelles. Peu de place reste pour circuler. Des objets comme des vêtements traînent par terre ou sont amassés en désordre. L'ordinateur semble posé sur une chaise, peut-être la seule sur place. On a l'impression d'un lieu de passage, provisoire. Le désinvestissement s'y fait sentir.

A l'occasion d'une séance se déroulant dans cette chambre, on m'explique qu'elle est celle des deux aînés. Ces derniers sont allongés sur leurs lits. Ils se cachent de temps en temps sous leurs draps. La mère les sollicite plusieurs fois pour parler. Manifestement, ni Tom ni Stan « ne veulent pas coopérer ».

Les cinq membres de la famille se montrent en toute vraisemblance en régression : en tenue sportive, décoiffés, Guillaume porte une barbe de quelques jours. Tout le monde est déchaussé. En visioconférence, le thérapeute se trouve ainsi confronté à l'intimité de la maison, tandis que si une famille va chez le thérapeute ses patients s'apprêtent, se préparent, et ils s'assoient en cercle dans la salle de thérapie. Maintenant, il n'y a pas d'interface, c'est une prise directe avec l'intime, sans rituel permettant de différencier le travail de thérapie familiale et la vie domestique. De même, j'ai le sentiment qu'on ne m'attend pas.

Je pense à Tom, qui montre indifférence et désaffection. Est-ce dû aux circonstances du confinement ou à la traduction en gestes l'inconsistance des liens ?

Si bien je peux me sentir flatté de cette invitation au cœur de l'intimité familiale, j'ai un malaise comme si le transfert véhiculait une indifférenciation dans laquelle je serais submergé...

3.-Le cas *d'Edmond*, un patient en thérapie peut éclairer nombre de ces phénomènes. Pendant le confinement, sa thérapie a fait curieusement apparaître des aspects singuliers de son intimité.

Durant le confinement décidé pour éviter la contamination du covid-19 nous avons continué avec lui notre travail hebdomadaire par visio-conférence. Quand il a commencé les séances sur WathsApp, il a reconnu se sentir différent, entre libéré et abasourdi. Je l'ai attribué au fait qu'il a cessé d'aller à son bureau (il est chercheur en physique quantique), qu'il a arrêté de voir le directeur tous les jours et qu'il est resté avec sa femme et sa fillette de 18 mois, dont la croissance lui « a glissé entre les mains », chose qu'il regrette.

Maintenant, les trois enfermés se sont mieux compris, il joue beaucoup avec sa fille surprise et enchantée. Il plaisante souvent avec sa femme qu'il découvre détendue et spirituelle. En séance, il a commencé à me révéler des choses sur son enfance jamais traitées auparavant, chaque séance quelque chose de différent et fondamental. Il m'a parlé d'un accident où il a failli perdre la vie quand il avait 3 ans, le conduisant à des mois de réadaptation et lui laissant quelques séquelles, en particulier sur son visage. Son père se sentait coupable parce qu'il conduisait la voiture. Leur relation s'est transformée lors de cette période...

Il m'a ensuite rappelé ses déboires avec la vue, ceux d'un petit garçon ayant une anomalie héritée du cristallin ; il m'a parlé de ses opérations, ses longs soins, ses lunettes épaisses, sa souffrance notant le regard des autres. Il se vivait comme difforme et stigmatisé par les cicatrices sur le visage. Ces malheurs se sont évanouis d'une manière qui mérite notre attention.

Edmond appréciait les acteurs comiques qui amusaient le public en faisant des grimaces et des tics montrant les travers des personnes : vanité, hargne, sauts d'humeur. Il passait le plus clair de son temps à revoir leurs films et à imiter ces acteurs. Ensuite, chaque fois qu'il y avait des visiteurs à la maison, il amusait adultes et enfants en faisant des imitations. Les proches de la famille en redemandaient. Dans les fêtes de l'école, son numéro faisait sensation. Cette notoriété l'a fait se sentir moins rejeté.

Par ses grimaces, il se moquait de ses propres traits disgracieux, et, en faisant rire, il dénonçait le ridicule de l'intolérance des autres.

Ces récits se sont prêtés à diverses associations par la vidéo WathsApp. Je l'ai mieux compris ; il m'a parlé de son goût de la solitude, de sa quête effrénée d'acceptation.

Adolescent, la lecture de l'ouvrage *Cyrano de Bergerac* de Edmond Rostand l'a bouleversé par le destin du personnage qui se vivait laid et rejeté à cause de son gros nez. Relisant le livre à plusieurs reprises, il pleurait chaque fois que Cyrano se

voyait repoussé par Roxane. Pourquoi Cyrano se laissait-il doubler par un autre ? Pourquoi cette manie de se comparer à plus beau que soi ? Pourquoi avoir fait un mythe de la perfection ?

Quand on se vit méprisé par une difformité, on le met au centre de sa vie et de sa relation avec les autres. Dans les séances qui ont suivi ces associations, je me suis senti plus à l'aise pour intervenir en touchant des thèmes que j'avais eu une curieuse tendance à éviter. Une pudeur de le blesser ?

Je me demande si le confinement a permis à Edmond de se trouver autrement avec sa vie intérieure et qu'il a vécu une certaine facilité avec moi d'autant plus que j'étais loin. D'habitude, il restait sous la réserve en me disant, exemples à l'appui, qu'il était gêné par les autres. Au travail, il ne supportait pas de partager son bureau et il soupçonnait que ses supérieurs lui adressaient des collaborateurs pour des raisons peu amicales, le vigiler, l'empiéter, se libérer de leurs responsabilités pour le surcharger de travail. Il se reconnaissait comme « paranoïaque » ce qui est en général bizarre... Les paranoïaques ne se traitent jamais comme tels. Le confinement a révélé un Edmond méconnu, plutôt sensible et luttant pour surmonter ses handicaps. Le face-à-face présentiel devait le déranger comme il se sentait envahi au travail par ses collègues et supérieurs.

Attraction érotique de son lieu de vie

« On va chez toi ou chez moi ? » Cette phrase reproduite en de multiples occasions à la suite de la décision de partager la première nuit d'amour recèle plein de charmes. C'est une invitation généreuse qui dit beaucoup sur l'accueil favorable que l'on souhaite faire à l'autre. C'est aussi une promesse de partager l'intimité de son corps et son âme, mais aussi de montrer son logis avec le secret espoir que cela plaise l'invité/e. On évoque facilement ces enchantements que l'on désire produire lors de l'étreinte sexuelle - « Il faut que la première fois ce soit sensationnel » -, mais moins l'importance du chez soi comme lieu d'attraction érotique. « Je veux te montrer comme je vis pour que tu saches qui je suis, que tu sois mis/e au parfum de mes goûts et de mes préférences », pourrait dire celui ou celle qui invite.

La maison est une invention des femmes pour y attirer l'homme, disait Marguerite Duras. Supposait-elle que l'homme serait peu adepte au huis clos domestique ? Le garder chez soi pour qu'il crée une famille, pour qu'il reste auprès de la progéniture et s'occupe de son éducation ? Il est probable. On sait que la sexualité humaine diffère

du plus grand nombre d'espèces supérieures en ce fait que les conjoints désirent faire l'amour en continu, alors que d'autres, seulement à l'occasion du rut.

La maison est, au-delà d'un havre d'intime et de fantaisie, un lieu qui peut séduire, charmer, faire rêver, fonder des projets. C'est de tout cela qu'émerge la notion de repaire amoureux.

Plusieurs espèces le montrent : par exemple, le mâle de la cigogne bâtit un nid afin de faire de jolis yeux à sa promise. Si elle le trouve peu intéressant, pas assez large et sécurisant, elle risque de le refuser. Et le nid et le prétendant. Il faut savoir qu'une fois les petits sortis de l'œuf, ils deviennent très remuants et ; sans barrière de contention, ils peuvent tomber dans le vide. Le nid est une source d'attraction pour que le mâle devienne désirable.

Chez les humains, il convient que le logis où l'on habite soit tout à fait convenable. Dans nombre de cultures, la stratégie maritale à laquelle tiennent les parents est d'augmenter le patrimoine, autrement dit, il faut que la famille du futur fiancé/de la future fiancée assure que son patrimoine est bien pourvu et qu'une partie est composée d'immobilier. Avec le mariage, les patrimoines des deux familles vont s'additionner...

De même, chez nous, où la dot est de moins en moins exigée, l'argent des cadeaux de mariage ira parfois à un investissement immobilier pour le couple.

Mais derrière les intérêts économiques, qui d'ailleurs n'ont rien de déshonorants, les intérêts symboliques et sentimentaux mènent la danse. La maison est une source d'érotisme : tout y est pour faire plaisir, une promesse de jouissance et de joie. Une raison de plus pour penser que la psychologie de la maison est un jeu pluriel.

Elle inspire l'érotisme, l'union et l'attachement entre amants et dans d'autres liens. Cette impulsion sentimentale se lie aux sens de la maison, fait de matériels inertes, elle porte le vivant, peut-être que le vivant s'y rassure de disposer d'un contenant plus solide que sa peau ou ses muscles. Plus certain encore, l'humain s'y rassure d'y pouvoir donner libre cours à son imagination.

Partir habiter loin : une tendance

L'orientation récente vers un achat en région rurale est digne de curiosité. La campagne est prisée pour différentes raisons. Nous trouvons des personnes de tout âge qui souhaitent se reconverter à l'agriculture pour des motivations sentimentales et de choix de vie. Depuis des siècles, la vie rurale articule vie familiale et travail. Cela

est aujourd'hui apprécié. Les enfants pourraient s'y sentir plus épanouis ; les parents, en meilleur contact avec eux. Les amis auraient une belle occasion de venir les visiter.

Cette bonification de la maison loin de villes a trouvé un regain à la suite de la crise sanitaire. L'image de la maison de campagne ou la résidence secondaire, anime pour beaucoup ces choix.

La situation dans laquelle nous nous sommes trouvés pendant l'épidémie de Covid-19 a entraîné la peur naturelle de la contamination. Cela a conduit 1 million de franciliens à fuir en province. Ils se sont installés dans leur maison secondaire. Pendant le déconfinement, certains parents ont souhaité garder leurs enfants à la maison au lieu de les envoyer à l'école. Cela s'explique par le fait que la résidence secondaire représente une forme de retour à l'enfance et aux soins prodigués par nos parents censés nous protéger des maladies et des maux de la vie. Cette maison recueille l'idéal des soins maternels. Lors des crises sanitaires, financières ou de projet de vie, on a justement besoin de trouver un refuge où l'on se sente en sécurité. Il y a, en parallèle, une idéalisation de la maison de campagne qui serait par essence saine et prodigue alors que l'on connaît les difficultés du monde rural, à savoir l'éloignement des centres de santé ou l'absence de services et de commerces de première nécessité (Eiguer, 2020c).

La maison de campagne fait rêver. La vie en ville exige des contraintes physiques ; elle implique de la promiscuité, des bruits et de la rapidité. Alors que l'horloge est devenue notre tyran, la maison de vacances nous invite à réfléchir sur les virtualités de « perdre son temps ». Dans un monde qui célèbre l'hyper-connectivité, on ne se rappellera jamais assez les vertus de l'ennui, propice à la rêverie et à l'imagination. Ce ralentissement attendu est l'une des raisons de l'exode urbain. Certains y ont trouvé l'occasion de remettre en question leur vie professionnelle et ont changé de métier. Le télétravail a également permis de reconnecter la sphère de l'intime à la sphère publique, de façon plus ou moins heureuse d'ailleurs, selon la nature des métiers et la structure familiale. On y découvre que la division entre vie professionnelle et vie domestique permet le déploiement d'un clivage utile et fonctionnel. Les humains cherchent alors de le recréer ailleurs : ville-campagne, amis-membres de la famille, son projet de vie-sa réalité économique. Ainsi est-il que la campagne fantasmée peut se transformer en cauchemar.

Je pense, par exemple, à tous ces citoyens qui rêvaient de vivre en banlieue mais qui souhaitent aujourd'hui revenir au centre-ville, déçus par la durée des transports, l'assèchement des villes moyennes et l'absence d'animation dans les zones péri-urbaines. Tout le monde n'est pas fait pour vivre à la campagne... Le fantasme se heurte à la réalité.

La revente de la maison découle du processus de dés-idéalisation. Beaucoup de nos citoyens ne se rendent pas compte que dans une région, il y a un autre monde, une culture, des traditions et d'autres modes relationnels. Pourtant les fêtes et les célébrations, le folklore local, les langues vernaculaires, sont pleins d'attraits. Bien souvent, les « coups de cœurs » immobiliers pour une jolie maisonnette en Bretagne ou un appartement avec terrasse dans le sud de la France se font pendant les vacances d'été, quand le temps est au beau fixe et que l'esprit ne s'embarrasse d'aucune contrainte. Or, la vie hors saison, tout particulièrement dans les zones touristiques recherchées en été, ne ressemble guère aux 2 à 3 mois de la haute saison. Certains se sentiront frustrés, mais, en étant curieux, tout peut être stimulant à la campagne et les mois de calme nous révèlent d'autres richesses locales que seuls les résidents longue durée peuvent apprécier. Bien vivre dans sa résidence secondaire nécessite une relation non consumériste et à long terme avec le territoire et ses habitants.

Le gout du ménage

Pendant le confinement nombre de nos concitoyens se sont consacrés à faire le ménage, ordonner, réorganiser leur logis. Par cette singularité, je compte clore ma réflexion. Cela a été une expérience singulière à laquelle plusieurs membres de la famille se sont mis à l'ouvrage. Des vieux papiers et objets de toute nature ont été jetés. Des meubles ou des lampadaires ont été changés de place. Cet ordre a remis à l'ordre de jour l'intérêt qu'ils portaient à leur intérieur ; certains se sont émus en découvrant les objets oubliés ; d'autres se sont fâchés contre eux-mêmes ou leurs proches d'avoir gardé si longtemps des vieilleries. Ce fut, en général, un accompagnement au voyage sur soi auquel ils avaient perdu l'habitude de réaliser.

Certains se sont consacrés intensément au bricolage ; ils ont réparé objets et meubles, avec des outils qu'ils possédaient et, s'ils en manquaient, ils se sont précipités aux premiers signes de réouverture des magasins pour les acquérir. Parfois, ils ont réparé des murs, portes, fenêtres, sols ou escaliers cassés ou abîmés ; ils ont aussi

rafraîchi la peinture. Ceux qui avaient un jardin en ont profité pour faire des travaux de réaménagement, des cultures, des plantations, des élagages, etc.

Ce n'est pas un simple hasard. C'est que la maison ne se laisse pas oublier ; pendant le confinement, on a pu apprécier autrement ses virtualités et on a ainsi voulu lui refaire une santé comme pour ressentir que l'on est pour le moment en bonne santé. On en avait besoin. La maison a été remise à l'honneur : quand on s'occupe de maison, on s'occupe de soi-même.

Refaire l'ordre, c'est comme s'assurer d'un avenir ; soigner et réparer sa maison, c'est pour y vivre longtemps.

Bibliographie

EIGUER A. (2004) *L'inconscient de la maison*. Paris, Dunod. Troisième édition, 2021.

EIGUER A. (2013) *Votre maison vous révèle*. Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon.

EIGUER A. (2016) *Une maison natale. Psychanalyse de l'intimité*, Paris, Dunod.

EIGUER A. (2017) La maison, un lieu de vie et de bien-être, *Enfance & psy*, 72, 17-28.

EIGUER A. (2020a) *Thérapies en ligne. La pratique analytique au défi de la communication virtuelle*, Paris, In Press.

EIGUER A. (2020b) (avec R. Benhamou) Notre esprit, éternel curieux et joueur, a besoin de fantaisie, Interview, *L'Express Dix*, le 13 avril.

EIGUER A. (2020c) (avec C. Buffard) Comment expliquer l'engouement pour les résidences secondaires ? Interview, *Le Echos week-end*, 1^{er} août.

Résumé

« La maison, hier et aujourd'hui. » Au cours de dernières décennies, de plus en plus de personnes s'intéressent à la psychologie de la maison. Nous l'aménageons selon des forces inconscientes, elle dévoile notre personnalité et contribue aussi à nous former. Bien que ce modèle se révèle comme universel, il est secoué par des bouleversements récents qui méritent notre attention. Des symptômes se multiplient - ruptures et violences familiales ; des mythes se répandent – « Je ne trouve plus ma place chez moi », « La maison est une prison », « Il faut aller vivre près de la nature. » Mais au-delà des désagréments liés à ces changements, la fiabilité de la maison ne devienne-t-elle un pilier de notre résilience ?

Dr Alberto Eiguer, psychiatre, psychanalyste, membre du laboratoire de recherches PCPP, Université Paris, Sorbonne-Cité, Institut de psychologie, EA 4056, auteur de nombreux ouvrages, le plus récent est *La haine de soi et de l'autre. Psychanalyse de la stigmatisation*, Paris, Dunod, janvier 2022.